

est le flambeau de nos libertés, et de nos droits, la torche de l'intelligence.

PRUDENTIANE.—C'est bon ! à la santé de mon journal favori ! le flambeau de nos libertés et la torche.

PROSPER.—Le torche pleure !

FRONDEUR.—Laisse-moi donc parler. (Il arole, s'il revêt de cin.)

RIGIDOUS.—Avant de boire, cette note-là qui prônerait la liberté de dire quelques mots afin d'expliquer de quel manière je lo, concois. Quand j'ai bois à la santé de la presse, dit pays je veux qu'il soit bien entendu que je bois à la santé de la presse, qui honore le pays et non point à celle qui Pavillit, à celle qui prend franchement notre défense et non point à celle qui ne s'occupe qu'à pallier les actes hostiles de nos ennemis, qu'à adoucir les fautes de nos hommes, qu'à endormir le peuple dans une dangereuse sécurité. Ainsi, vous voyez, messieurs qu'en buvant ce verre je ne prétends rendre hommage à ceux de nos journalistes timides, vacillants, incertains ou vénéreux.

FRONDEUR.—Qu'il soit bien entendu que Mr. Rigidous boit à une merveille plus merveilleuse que les sept merveilles du monde ; il boit à une idéalité, à un rêve, à une vapeur, à une illusion. Les seuls journaux qui ne soient point vendus sont ceux qui sont à vendre.

LEBÉLIT.—Peut-on parler ainsi de la feuille que lie ? un journal aussi patriotique que celui-là, qui possède le dévouement et l'audace même jusqu'à prendre pour devise : Nos institutions, notre langue et nos loix, jusqu'à coïncider sa tête d'une couronne. Je veux dire d'une guirlande de feuilles d'érable, d'une couronne de canots et d'un bouquet de liberté ! placer un semblable journal avec un tas de viles feuilles obscures dont les propriétaires n'ont pas une paire de souliers au service de la patrie ! aller confondre avec d'ignobles productions comme celle par exemple que lit et protège Prudentiane.

PRUDENTIANE.—Un moment, un moment, peut Leblait, ne parle pas comme ça, de mon journal favori ! Moi, je prétends qu'une gazette qui ne prétend avoir aucune prétention dans la politique est la seule qu'on devrait soutenir et encourager aujourd'hui. Tous vos journaux vont trop loin et nous font faire toutes sortes de sottises. Au moins et les citoyens voulaient suivre les conseils de mon journal favori ils ne compromettent pas et l'honneur de nos neuvai tranquillement son goût. C'est comme cela qu'il faut faire les affaires et ne pas être toujours contentés d'être avec tout le monde ; je ne parle pas de la feuille qu'aime Leblait ; elle est bien inoffensive actuellement ; mais ce n'a pas toujours été de même et il n'y a pas bien longtemps que notre gouvernement s'est trouvé dans l'obligation d'emprisonner ses propriétaires. C'est dangereux de lire une feuille comme ça.

RIGIDOUS.—Tranquillisez-vous Mr. Prudentiane le gouvernement ne persécute plus personne ; et pour faire oublier les chaînes de la captivité, il donne à ses anciens ennemis le moyen de se procurer des chaînes d'or.

PRUDENTIANE.—Bien parlé Mr. Rigidous, Peux-tu venir me laisser par pas seul sur la liste des abonnés du journal que je défends ; son caractère n'a jeuno mis il se défend, à son pays ; qu'on l'aide un peu et il blanchira sous le harnais.

RIGIDOUS.—Vous voulez dire sous le bâton.

FRONDEUR.—Ton.

COMBATE.—Ah ça ! voici une heure que je suis debout et que j'ai proposé une santé ; avec vos discussions éternelles nous n'en finissons pas. Voyons. A la santé de la presse.

Tous les convives se lèvent, à l'exception de Tigerhart qui ne peut réussir à se tenir debout ; mais si ses jambes trompent un volonte sa tête est encore presen toute à lui.

TIGERHART.—Merchieu ; hic ! je voulté hové à la santé, hic, du bon presse de mon pays, hic, and my all the rebel hic, all the rebel, editors, printers, devils, presses, beaux, vous hic, and their demeritons puncher, malin be blown to atoms ; hic ; je ne voulté pas enfansez vous, merchieu, mal never mind the consequence hic ; à la santé de la Montreal Herald and faithful brethern hic and old John

over the bargain hic ! hic ! hic ! and weathercock Mercury, too-hic ! whilst we are at it we may as well drink to the Canadian and l'Antax, hic and Henlyons, hic and even to the invisible saintsgout ! Journal hic, hic ! (il boit et se fait verser du suite, il autre verre.) Tous les convives boient et révoquent leurs sièges.

(Les autres s'entendent par claqueus des canoties et la longueur de discussions telles ont amenées, ainsi que l'Introduction, l'Introduction, de nouveaux personnages nous ; forcé de remettre la continuation de cette scène à un autre numéro.)

Consell de Ville.

APRES AVOIR FAILLI ETRE TAXES. SANS REPRESENTATION

Nous courons grand risque de l'être AVEC REPRESENTATION, Ce qui est bien différent.

Nous voyons par le rapport des procédés du Consell de ville qu'un comité a proposé un projet d'impôts sur les concubinaires au montant de 213,228 pour l'année courante. Ces taxes seraient prélevées sur l'industrie mécanique et sur le commerce. Tout homme qui gègne sa vie à la sueur de son front devra payer, verser son ce qu'il n'aura peut-être pas pu charger dans son année dans le trésor public afin de procurer aux messieurs qui flânent, aux propriétaires, de beaux chemins, des trottoirs unis, des rues éclairées pour revenir du bal à l'aïse, tandis que les hommes de profession ne contribueront à rien ; ainsi le docteur pourra se payer sans qu'il lui en coûte un sou, le notaire idem, l'avocat ditte, le rentier qui aura son argent placé retirera confortablement ses six pour cent sans avoir à rien donner pour la ville, tandis que l'ouvrier ou le petit marchand qui lui aura emprunté, qui le fera valoir en travaillant nuit et jour en économisant quelquefois sur sa nourriture pour satisfaire aux demandes de notre conseil. Si l'ail des taxes ; notre corporation deviendrait au moins attendre le retour de la prospérité et ne pas choisir une année où un quart de la population de la ville n'a pas de pain, où un autre quart mangé l'argent mis en épargne, ou un autre quart menace banquerouter, où tout le monde est goné. Avant de faire payer le peuple pour lui donner de beaux chemins il faut lui laisser au moins le tems de se gigner des souliers. Nous y reviendrons quand nous aurons vu le projet

AVIS.

La prospérité du Journal de Québec ne gêne personne et il faut qu'elle soit bien fragile pour qu'un simple on-dit puisse la mettre en danger. Expliquons nous cependant ; nous avons reçu pendant quelque tems le Journal de Québec ; ensuite il ne nous a plus été envoyé ; depuis plus de deux mois nous n'en avons pas vu un seul exemplaire chez nous et nous n'y apercevons nulle part ; il ne nous a donc pas été difficile de croire au bon ou au mauvais succès. En le répétant nous-mêmes, nous ne perdions pas répandre au tant de terreur, sans cela nous ne l'aurions pas fait. N'importe, nous pratiquons de cette occasion pour prier ceux de nos abonnés arriérés de vouloir bien solder promptement leurs comptes afin de nous mettre en état de payer les dommages auxquels nous serons condamnés dès qu'il aura été prouvé que nous en avons pu causer à l'Office Journal de Québec qu'on ne connaît guère à Québec que par les bulletins des journaux de Montréal. Nous nous soumettrons au jugement de nos amis s'ils veulent plus de détail, nous leur donnerons par la mesure de notre importance. Le Journal de Québec est libre de publier chaque jour en grosses lettres que le Fantastique a cessé de paraître sans crainte de lui faire pour un sou de mal.

Comme nous aimons à réparer nos torts et rendre hommage à la vérité, nous annonçons au public de notre ville que le Journal de Québec n'a pas cessé de paraître et qu'il se publie encore.

NOTA POUR LES BENETS.—L'annonce publiée dans le *Canadian* et signée AVOUDTS GÔRÉ et CIO, dit : « Attendu que le *Fantastique* est parvenu de dire que nous avons cessé de paraître, etc. ». Or, voilà qui est un insigne mensonge ; le *Fantastique* n'a jamais dit que nous avions cessé et CIO et CIO, ni cessé de paraître ; il n'a parlé, que du *Journal de Québec* et de notre mensonge. La même annonce déclare que la nouvelle que croyait donner le *Canadian* est un « *canuck calomnieux* ». Il nous sembla à nous ni contredire qu'en disant que le *Journal de Québec* avait cessé de paraître, le *Fantastique* a fait le plus bel éloge possible du goût, du bon sens, du jugement et du patriotisme de messieurs Augustin Côté et CIO. On dit que ces messieurs nous poursuivraient l'aurors des *Canadas*, qui les a appelés des fous.

Nous mettons de côté d'autres écrits pour produire l'artiel suivant d'un noble article du *Canadian* auquel tout le monde applaudira. Ce morceau est d'une certaine importance officielle, reconnaissable qui donne l'autant plus de prix et d'importance que s'adressant à ceux qui sont exprimés que sous la demande d'un AMNISTIE SANS EXCEPTIONS, nous aimons à déclarer le message de l'annonce prochaine du ce bienfait. Nous croyons d'après cela pouvoir déclater qu'il ne se fera pas attendre. Comment des Canadiens pourraient-ils donner leur appui à un pouvoir qui retiendrait leurs frères dans l'exil ou même qui n'exigerait pas leur délivrance et leur retour dans la patrie. Si le cabinet n'était pas en négociation sur cet objet ; si nos ministres n'avaient pas la promesse de la grâce des proscrits ; ils auraient déjà donné leur démission.

AMNISTIE ! AMNISTIE !!

Le Canada présente en ce moment, aux yeux de l'étranger, un spectacle bien attendrissant : un peuple brave et loyal, aussi sensible à l'injustice et à l'outrage qu'ardent et chevaleresque dans ses affections, proscrit en masse et condamné à une exil perpétuel, se voit enlever par le pouvoir adoptif qu'il avait deux fois, au prix de son sang et de ses trésors, défendue contre ses propres enfants, parce qu'une fraction minime de ce peuple, poussée au désespoir par de longues années d'injuste favoritisme et de violation de ses droits, s'est levée pour protester et s'est mise à la tête de la violence ; et ce même peuple, à la prière d'un seul d'un règne de justice depuis long-tems promise mais toujours différée, sentant renaitre toute son affection, tout son dévouement d'autrefois pour cette mère-patrie adoptive, et se prosterner, par un élan spontané, au pied de son Dieu, pour remercier Dieu de ce changement inspiré dans son cœur et le supplier de conserver l'ange de paix qui s'est chargé de cette œuvre de réparation.

Sir CHARLES DUNDY, tout en serrant habilement sa souveraineté par sa politique libérale, s'est élevé dans le cœur de ce peuple un monument plus durable que l'airain ; et certes, il y a de la gloire à vivre dans les souvenirs affectueux d'un tel peuple. Mais son cœur n'est pas encore comblé. Parmi ces masses de population qui répètent avec amour son nom et remplissent les saintes temples en appelant sur lui les bénédictions du ciel, il y a des femmes et des enfants, des frères et des sœurs, des maris, les pères et les frères, cruellement séparés de ce qu'ils ont de plus cher au monde, et qui, par leurs prières incessantes et leurs larmes, ont mis en exil leur amour trop ardent du sol qui les a naitre, leur trop de foi aux principes constitutionnels anglais, ou des actes de violence que nous ne cherchons pas à justifier, mais auxquels ils furent poussés par le désespoir qui entraîne sans pitié un malheureux. Tant qu'il ne leur sera pas permis d'embrasser et de consoler leurs familles éplorées après une séparation déjà trop longue, et il y aura toujours de grandes plaies qui saigneront, et il manquera quelque chose à cette affresse générale, à ce concert de bénédictions pour la reine et son digne représentant, de loyauté, de dévouement redoublé à l'Angleterre. AMNISTIE donc, AMNISTIE ORALE et COMPLETE, et la mission de paix et de conciliation de nos autres, dans la mesure de leur capacité du gouvernement au point, qui était tout ce qu'ils demandaient, fera le reste.

Et qu'aurait-on à craindre de la part d'aucun d'eux après les témoignages unanimes de satisfaction de ce gouvernement donnés par leurs compatriotes, surtout après l'exemple montré par le docteur NIXSON et les autres exilés ou réfugiés qui sont restés dans le pays ?